Chapitre 1

Le soir venu, mon père dansait. Tout le jour il était calme et têtu, il travaillait à la rédaction du journal de l'île. Mais le soir venu, il dansait.

Assis sur la balancelle de la véranda, Lalo Baldelli et moi plaquions nos mains contre nos oreilles lorsque la sirène du ferry de six heures retentissait, et, à l'intérieur, comme toujours, mon père se mettait à faire des claquettes sur la table basse. C'était une table recouverte de carreaux de marbre italien vert et bleu. Mon père adorait le son que produisaient ses claquettes sur les carreaux. Il dansait tous les soirs avant le dîner, après avoir grignoté six biscuits salés (Ritz) avec du fromage de Cheddar (extra-sec), entre le premier verre de whisky qui le rendait guilleret et le second qui le rendait triste. Il commençait toujours lentement avec *Me and My Shadow*, puis *East Side, West Side*, pour arriver enfin au tube préféré de Lalo, *I Got Rythm*. Où qu'il ait passé la journée, Lalo

débarquait chez nous un peu avant le dîner, afin de ne pas manquer le clou du spectacle : *I Got Rythm* exécuté par mon père s'agitant comme un fou jusqu'à perdre haleine, pour finir les bras grands ouverts et les mains ondulantes, comme un artiste de music-hall devant une salle comble. Lalo était le seul à applaudir, sauf par la suite, bien sûr, lorsque Sophie s'y mit elle aussi.

Le reste de ma famille également suivait un certain rythme. Lorsque mon père commençait à danser, ma mère sortait de son atelier, couverte de peinture les jours où son travail n'avançait pas trop bien ; et Mamie Byrd émergeait de sa sieste de l'après-midi, la mise en plis absolument intacte.

Ce jour-là, ma mère sortit sur la véranda chargée d'un saladier en Inox rempli d'une pâte à gâteau qui, semblait-il, n'était pas destinée à être cuite. Elle avait aussi à la main des cuillères pour Lalo et moi, ainsi qu'une grande spatule en bois pour elle.

– Je crois que ça devrait te plaire, Larkin, me dit-elle en me tendant une cuillère.

– C'est quel genre ? demanda Lalo en jetant un coup d'œil dans le saladier.

– Quatre épices, répondit maman.

– C'est bien meilleur cru, dit Lalo.

Maman lui sourit.

– Tu l'as dit, Bouffi, dit-elle en prélevant une grosse cuillerée dans le saladier avant de nous le tendre.

Maman était couverte de taches et de traces de peinture, et j'aurais pu dire, d'après les couleurs, sur quoi elle avait travaillé. L'île. Bleu pour l'eau des étangs, le ciel et la mer ; vert pour les collines – vert plus clair pour les herbages et les prés, plus foncé pour les bosquets de sapins. Maman était un paysage sur pattes. Quelque chose clochait, sans doute ; c'était toujours mauvais signe lorsqu'il y avait plus de peinture sur maman que sur la toile. Cela voulait dire qu'elle s'était énervée. Maman me vit regarder ses vêtements.

– Je n'arrive pas à me concentrer, dit-elle, d'une voix blanche et triste.

La fenêtre qui donnait sur la véranda s'ouvrit dans mon dos.

– Vous mangez de la pâte à gâteau ? demanda Byrd.

– Aux quatre épices, dirent maman et Lalo à l'unisson.

La fenêtre se referma, et nous entendîmes Byrd se glisser entre les portes en acajou de sa chambre. Elle apparut sur la véranda armée elle aussi d'une cuillère.

Lalo se leva pour lui laisser sa place.

– Quel amour, murmura-t-elle en s'asseyant, la main levée dans une pose élégante que maman qualifiait de « royale ».

Byrd avait grandi dans une maison chic ornée de colonnes et comprenant plusieurs vérandas. Elle aurait pu être reine. Elle avait soixante-dix ans, ses cheveux blancs s'entassaient sur son crâne telle une pièce montée et les rides innombrables de son cou faisaient comme des rangs de perles soulignant son menton.

Byrd disait souvent qu'elle s'estimait heureuse de posséder encore toutes ses facultés. Un jour, toutefois, après une fête sur l'île qui avait été généreusement arrosée de punch, sa langue avait fourché et elle avait parlé de ses commodités, si bien que certaines personnes en ville pensaient qu'il y avait un grand nombre de salles de bains dans la maison et qu'elle les aimait toutes beaucoup. Récemment, elle avait découvert les bas fantaisie. Ce jour-là ils étaient noirs et brodés de petits strass qui étincelaient à chacun de ses mouvements. Les brillants étaient comme de minuscules prismes diffractant la lumière dans toutes les directions, dessinant des petits points tremblotants sur le plafond de la véranda.

– Super chaussettes, dit Lalo, ce qui fit rire Byrd.

– Des bas, ce sont des bas, le corrigea-t-elle. Un jour, tu vivras peut-être ailleurs que sur cette île, tu sais, et tu verras des choses dont tu n'aurais jamais soupçonné l'existence. Y compris des bas fantaisie.

Lalo regarda Byrd, horrifié, sa cuillère suspendue à mi-chemin entre le saladier et sa bouche.

– Pas moi, dit-il. Je ne quitterai jamais l'île. Il y a tout ici.

Maman sourit d'un air complice.

– Presque tout, dit Byrd.

Elle soupira.

– Mais, parfois, j'ai l'impression qu'il me manque…

Elle s'interrompit soudain, et je la regardai, attendant qu'elle dise ce qui lui manquait. Je savais ce que c'était. C'était la même chose pour moi.

Maman se retourna pour la regarder, elle aussi, les yeux perçants et tristes en même temps. Puis l'expression de maman s'altéra lorsqu'elle leva les yeux vers papa, qui se tenait dans l'encadrement de la porte, le visage écarlate à force de danser.

– Quoi ? demanda papa, hors d'haleine. Qu'est-ce qui vous manque ?

– Quelque chose, dit Byrd d'une voix plus légère.

Le ton de sa voix avait changé.